

JOURNAL DE GNAFRON

Cousin de GUIGNOL

ORGANE DE LA DÉCENTRALISATION LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE
Paraissant tous les Dimanches

ADMINISTRATION: GNAFRON,
RÉDACTEUR EN CHEF ET DIRECTEUR,
Bureaux
Cours de Brosses, 11, à l'entresol.

De 2 heures à 4 heures.

DÉPÔTS: à Lyon, chez tous les Libraires

RÉDACTION: LONGUE-ALÈNE,
FORTÉ-EMPEIGNE,
CADET-CRÉPINET,
SIMON-PEJU,
TALON-ROUGE.

AUX GONES DE LYON.

PROFESSION DE FOI DE GNAFRON.

BUT MORAL.

C'est moi, Gnafron!

J'arrive en second, mais j'arrive.

Et me voilà incarné dans un corps de journaliste.

Ne suis-je pas du bois dont on les fabrique?

Et n'est-ce pas aux marionnettes à devenir hommes, lorsque tant d'hommes se font marionnettes?

Tout se métamorphose, parbleu! La vie a'est qu'une continuelle transformation, et le bois devient feu.

D'ailleurs, mon cousin Guignol vient de se traverser de sa bonne lame de Tolède, dans un acte d'héroïsme sublime.

Il fallait bien une main pour tenir haut et ferme son drapeau!

Le comparse devient capitaine, à son tour et à son heure.

Ainsi l'a décidé l'Être-Suprême!

A défaut de trique, j'ai mon tire-pied et mon alène.

Ce n'est plus le cuir animal, mais l'épiderme humaine que je travaillerai..... au besoin;

Ad majorem Dei gloriam!

FEUILLETON DU JOURNAL DE GNAFRON.

M. Caque-Nano, ex-rédacteur du *Journal de Guignol*, a fait à Gnafron l'honneur de lui adresser le feuilleton que nous publions aujourd'hui.

Cette nouvelle, dont l'infortunée héroïne est née dans nos murs, offre un tableau de mœurs qui n'est malheureusement que trop vrai.

Puisse cette peinture fidèle inspirer aux parents de sages réflexions.

Nous publierons ensuite:

Le fils du terrible Barbier ou les amours de la belle Chapelière, également par M. Caque-Nano.

Et *le teinturier de Lyon*, grand roman inédit par M. de C...

NINI LA LYONNAISE.

DÉDIÉE AUX JEUNES OUVRIÈRES.

Nini! chère Nini!
Que de choses votre nom me rappelle!
Êtes-vous devenue?

Nini est la fille d'honnêtes rentiers du quartier S'rpe. Elle était la joie de ses parents qui l'adoraient et en prenaient soin comme d'un oiseau dor-

Je dis: au besoin, — car j'entends mettre des gants, d'abord.

Que voulez-vous? j'ai cette faiblesse quand je vais dans le monde. C'est comme ça que je me mets.

Mon but sera donc moins de démontrer à M. Jourdain que c'est dans la boue qu'il barbotte, — que de découvrir en lui une corde que je puisse faire vibrer et à laquelle je puisse le faire monter, pour agrandir ses horizons, pour éclairer son ciel, pour élever et anoblir l'âme de ce vilain. Mais si je ne réussis pas à l'amener à la vie intellectuelle, à lui inoculer des croyances; si le malheureux repousse la science par laquelle il peut s'épurer et se régénérer, oh! alors, je frapperai de ma main dégantée sur les callosités morales de ce pourceau d'Epicure, et les piqûres ne feront pas défaut!

Ne vous étonnez pas si je m'exprime en beau langage, car je vise à l'Académie pour y dormir un jour en paix; aussi, je prends mes précautions d'avance. Je me suis payé le luxe d'un secrétaire, mon Dieu, oui. Ce teinturier de mon style en tient pour Juliette. — Juliette, c'est ma nièce, et la friponne a un cheveu pour ce Roméo.

Ce n'est pas que je me priverai pour cela de vous assaisonner pas mal de ressemblages en

loté dans la mousse. Jamais une seule larme n'avait encore perlé ses beaux yeux.

Mais Nini, à 12 ans, perdit sa mère.

La pauvre enfant ne pleura que la morte; et cependant tout le bonheur de sa vie venait de s'envoler avec elle.

Son père se remarria avec une ourdisseuse.

Cette femme ne tarda pas à prendre un empire absolu sur l'esprit de son mari. Elle lui avait apporté un fils en dot.

Nini était un obstacle au bonheur de cet intrus.

Et la belle-mère se promit de se débarrasser d'elle à tout prix.

Le martyre de la pauvre fille commença:

La plus légère faute de la part de Nini était regardée comme un crime; elle fut battue; elle pleura, et ses larmes ne désarmèrent pas sa marâtre. Chaque jour amenait une nouvelle scène.

Le père cependant voulut s'opposer à ces injustices. De là querelles dans le ménage!

Le père encourageait sa fille dans ses caprices; ce qui devait infailliblement, disait la belle-mère, la conduire au vice!

Le trop faible mari, pour sortir de cet enfer, envoya Nini dans un couvent, à 20 lieues de Lyon, et comme il avait un parent qui demeurait dans un château voisin dont il était le régisseur, il fut décidé que ce serait chez lui que Nini passerait ses vacances.

A ce prix-là, la paix se rétablit dans le ménage, où notre marâtre maintint, en l'augmentant, l'impôt de sa domination conjugale. Il est de la nature des impôts de ne jamais aller en décroissant.

Lorsque Nini eût atteint de sa 19^{me} année, son père

vieux Gnafron; mais ce sera... entre la poire et le fromage.

Dans mon prochain article, je servirai, sur la table de votre appétit, le cœur de mon programme... un plat de résistance, vous verrez! Avec lequel je vous serre les phalanges.

GNAFRON.

GNAFRON.

A mes Collaborateurs futurs.

Appel à vous, alènes et triques humanitaires! Et vous, apprentis de la Renommée, ne vous dites pas que vous ne connaissez pas assez le métier.

L'idée, c'est tout le langage.

C'est la forme qui manque le moins.

C'est le fonds qui manque le plus.

Avant de broyer les couleurs de votre palette, ne voyez pas la vie à travers votre bino-cle, car la vie est plus grande que cela.

Ne la cherchez pas davantage dans la défro-que du passé ou les mensonges du présent.

Toute cette poussière vous momifierait.

Il s'exhalerait de votre être, à un tel contact, une odeur de philosophe de Sorbonne, de romancier et de journaliste à tant la ligne.

Et vous vous feriez horreur et nausée!

jugea à propos de revoir enfin sa fille. Il la retira du couvent.

Elle avait fait son éducation; mot bien trouvé pour dire qu'une jeune fille pratique ses devoirs de religion et touche du piano.

Cette éducation fut avec raison jugée insuffisante par la belle-mère, qui s'empressa de déclarer que Nini avait mangé l'argent de son père, et qu'elle était incapable à tout.

Et cependant, la pauvre enfant ne demandait qu'à s'acquitter le mieux possible de ces mille riens qui constituent les soins du ménage, et dont l'intelligence ne vient qu'avec l'habitude.

Mais condamnée à toutes les corvées, sous l'œil d'une méchanceté atroce, encouragée par une brutalité révoltante, que pouvait-elle faire?

Les scènes recommencèrent et la discorde se dé-chaina dans cet intérieur, avec plus de violence que dans un empire livré aux factions.

Le père devint triste, et comme tous les êtres faibles il s'abandonna à une mélancolie qui touchait au désespoir.

Un jour sa femme, éclatant comme une bombe, lui déclara formellement qu'elle ou Nini quitterait la maison!

Le mari lui demanda pourquoi — et d'un motif futile cette mégère fit une faute très-grave, tant sa méchanceté sut farder son artifice.

Toutefois, le père de Nini déclara que sa fille ne partirait pas.

Mais la jeune fille avait tout entendu. Sans en rien dire à personne, elle prépara un petit paquet, conte-

Vous ne retrouveriez plus ensuite votre pensée neuve, agaçante et coquette, comme vous l'auriez laissée. Elle ne vous provoquerait plus à la coucher sur le papier blanc.

Ah! si votre cœur bondit, écrivez avec le sang de vos artères. Si votre cerveau travaille, écrivez avec la sueur de votre front. Si vous voyez clair tout d'abord, ne cherchez pas à voir mieux. Si vous avez l'esprit primesautier, dédaignez de devenir savant. Si vous êtes observateur et si vous avez la bouche contredisante, ne vous inquiétez pas de l'opinion des autres, formulez la vôtre. Si vous êtes pamphlétaire, n'essayez pas de contenter la foule; car la mode, que la foule adore, change souvent; car personne ne vous saura gré d'avoir fait comme tout le monde.

Ecrivez donc selon vos instincts.

Vous serez toujours bien en n'imitant personne. D'ailleurs le vieux Gnafron est là pour les ressemelages.

GNAFRON.

GNAFRON EN COLÈRE.

Ah! grande et générale doit être la réprobation attachée à ces coquines décorées du nom d'actrices qui se servent du théâtre pour venir là poser sans frais... et sans carte.

Ces araignées poussent généralement dans quelque loge enfamée.

Un bout de rôle dans une revue ou féerie idiote, les met ensuite en relief, en leur permettant de montrer leur gorge ou leurs cuisses.

Et après force rafles de fils et de pères de famille, écumés, elles visent à la considération et ont la rage de vouloir se faire épouser. Je connais un certain *diabétique* qui pourrait fournir de précieux renseignements sur ce sujet.

Actrices! ces cages de l'art, ces impures, ces modernes Dubarry, qui apportent sur la scène l'idéal bête de l'espèce entretenue; qui ont beaucoup d'admirateurs, ayant beaucoup d'acheteurs!

nant ses effets les plus indispensables, et le soir même elle s'évada.

Où allait-elle? elle n'en savait rien elle-même.

Elle se rappela cependant qu'elle avait une cousine qui demeurait aux Brotteaux, et qu'on lui avait toujours défendu d'aller voir; car cette femme avait un amant avec qui elle vivait maritalement.

Mais Nini ignorait le motif de cette défense. N'ayant pas d'autre refuge, elle se dirigea chez elle en toute hâte.

Elle fut bien reçue, et raconta son histoire, en pleurant toutes les larmes de son corps.

L'amant de sa cousine avait un ami qui promit de consoler Nini.

Il tint parole.

Pauvre fille! malheureux père!

Nini, ayant atteint sa majorité, fut invitée par son père qui avait découvert son adresse, à se rendre chez un notaire.

Là, on lui présenta un acte à signer.

Dans son ignorance des affaires, elle fit ce qu'on lui demandait.

Le père repartit aussitôt; c'était tout ce qu'il voulait.

Nini venait de reconnaître que sa mère n'ayant rien laissé en mourant, elle n'avait aucune prétention à sa succession.

Mais quelque temps après, elle apprit la supercherie dont elle avait été victime; car l'avoir de sa mère s'élevait à 50,000 fr.

A partir de ce moment, Nini ne voulut plus enten-

Ces femmes-là des actrices? Mais c'est à se voiler la face, ou plutôt à se livrer aux cascades d'un rire homérique. Ah! Ah! Ah! Ah! Ah! Un coup de tire-pied rimé! Allons y là, gaiement!

Les Araignées du théâtre.

Allons, cataux, crétiens, ho! place au vieux Gnafron, Pour qu'il pousse à l'égoût tout immonde poison! A la pelle! à la hotte! enjoleuses de boue, Dont le cœur est fardé, de même que la joue! Qui faites, exploitant la banque d'Escobar, De l'autel au grabat, du temple un lupanar! Crinolines, dans l'art des voluptés, savantes, Qui raccrochez en scène, et qu'on nomme : agaçantes, Le ruisseau vous attend au bas du piédestal! Votre place est marquée au pilori fatal! Que justice se fasse! Ecoutez les huées Dont sur votre chemin vous serez saluées! — Grace! — Non, point de grace! à genoux! à genoux! Criez! hurlez! Qu'importe!... — Et vous, écoutez tous!

Quel horrible réveil, froides enchanteresses, Gardez-vous à l'amant flétri par vos caresses? Filles au corps usé, que devient l'être humain Lorsqu'il a bu le philtre offert par votre main? Son avenir, son nom, sa jeunesse blémie, Tout cela meurt, grouillant avec votre infamie! Cet homme est un débris, un ferment empesté, Quelque chose d'informe au regard hébété! Qu'avez-vous fait de l'art, célébrités menteuses? Oh! ne nous montrez pas vos réclames pompeuses; A d'autres, de vous croire une auréole au front, Comme un reste de cœur dans vos corps de carton! Vos réputations?... vous les avez volées, Risibles vanités puantes et gonflées! Trottoir de vos exploits, le théâtre n'est plus Qu'un cloaque sans nom. Vrai poison de Nessus, Le vice, ardent cancer aux infernales flammes, A dévoré vos corps, ne trouvant pas vos âmes Puis comme il faut payer vos appas frelatés, Allons! c'est un marché : — Femme à vendre, achetez! Achetez, ô vieillards bourgeonnés de luxure, Vous, lions scrofuleux, cariés par le mercure; Cette femme après qui vous courez, pauvres fous, On l'a pour un louis; en marchandant : cent sous!

Crac!

LONGUE-ALÈNE.

Grand Congrès de la Mode.

Les philosophes, moralistes, journalistes et autres quidams de même farine, de tous

dre parler de ses parents, et partit pour Paris avec son amant.

Nous sommes dans cette ville de macadam, au jardin Bullier.

La soirée commence, tout est en ordre; les danses sont pures de licence, et la morale en uniforme sourit de contentement.

Peu à peu les groupes se forment, les conversations se croisent, s'animent; la conversation échauffe les têtes..... la désinvolture échevelée commence sa ritournelle.

La morale en uniforme expulse le trop plein de la danse épileptique.

On se rallie; des cris sauvages se font entendre d'un bout à l'autre : — A la porte! à la porte!

— Ohé!

— Ti-ouit! ti-ouit!

Le brouhaha, le tohu-bohu continué. Ce ne sont plus des hommes, ce sont des fous! Ce ne sont plus des femmes, ce sont des étoffes légères qui semblent obéir au moindre souffle du vent, et découvrent des essaims de jambes provocantes.

L'orchestre joue *crescendo*; le quadrille des *Madochoires sympathiques* est bissé avec fureur.

Il est dix heures et demie, le gaz pétille à pleins béc. Le Champagne mousse à pleins verres.

Dans une allée solitaire une jeune fille s'avance. C'est Nini.

En la regardant bien, il semble qu'elle a pleuré. Parbleu! son amant l'a quittée.

Un jeune homme marche derrière elle. Il l'aborde, lui parle...

les pays, tous les mirliflors et toutes les coquettes de la race bipède, sont prévenus que le jeudi 27 juillet, un Congrès universel, devant traiter à fond l'importante question de la mode, aura lieu à Constantinople, dans le sérail même du sultan, gracieusement mis par S. M. Ottomane à la disposition des membres du Congrès.

Toutes les opinions les plus échevelées pourront être formulées en liberté et personne ne sera mis à la porte.

Des trains de plaisir établis spécialement sur les fils télégraphiques et au moyen des Mongolfières-Nadar conduiront les voyageurs à destination.

Nous rendrons compte le dimanche suivant de cette réunion solennelle.

PROFILS DE LYONNAISES.

M^{me} M (n°1) : — un pétilllement à jet continu d'esprit, de grâce, de mutinerie, d'enjouement, d'amabilité, etc.; sourire ironique, femme frivole, femme oiseau.

M^{me} J : — une élégante qui promène partout son luxe et qui se retourne pour voir si on l'admire; femme porte-manteau.

M^{me} T : — qui ne mérite pas le même reproche; ses toilettes sont des plus économiques; son corset des plus larges et sa crinoline des plus diminuées; mine dégoûtée, pouah! femme virago.

M^{me} L : — une tétarde qui entre dans les profonds calculs de son mari, un petit signe, moue dédaigneuse, femme barème.

M^{lle} K : — un petit sapajou romantique, air effrayé, femme bas-bleu.

M^{me} G : — une *charmeuse*, un miroir aux allouettes.

M^{lle} G : — une excellente musicienne; hochement de tête; que n'est-elle une bonne femme de ménage!

Et l'orchestre redouble, et les chants joyeux se mêlent à l'orchestre; les jambes sautillent par-dessus les têtes, les femmes semblent des ballons mouvants. Il est onze heures!

Galop infernal! Un long cri, un cri repercuté s'élève. Les signes de ralliement redoublent. Un dernier accord... puis le silence.

On éteint les béc de gaz. La porte de sortie est assiégée.

— On ferme! crie la voix du garçon de bal. Les retardataires se hâtent.

Les bosquets sont abandonnés. Tout s'éloigne enfin.

— Non! j'aperçois un couple qui s'avance encore.

— Corbleu! le beau jeune homme! dit l'une.

— Cette femme n'est pas d'ici, dit l'autre. C'était Nini... avec son nouvel amant, l'étudiant qui l'avait accostée, au début de la soirée.

Il me reconnaît et vient à moi. Nous nous étions déjà rencontrés au Vauxhall, un soir que légèrement ému il m'avait familièrement prié de lui prêter main-forte pour appréhender son paletot égaré.

Et nous allons tous les trois souper avec de la choucroute et de la bière, à la brasserie allemande.

C'est ainsi que j'ai connu Nini. Elle me raconta plus tard l'historique que j'ai retracé de son début dans la vie.

Après l'abandon de son premier amant, le travail à raison de vingt sous par jour, qu'elle n'abandonna cependant jamais, ne pouvant être son seul avenir, son unique planche de salut, la pauvre Nini n'avait pas

B. — un charmant peintre; ses groupes de fleurs ont un véritable langage mystérieux; pauvre enfant, un soupir, une artiste!

D (n° 1) : — ses diners ont du fumet; et les hommes ont l'estomac si reconnaissant! Mais si ses mets sont bons, elle en donne trop souvent la recette; un livre de cuisine vivant.

D (n° 2) : — une couleuvre aux lèvres de miel, embusquée derrière un comptoir; mystère et discrétion!

V (n° 4) : chez elle, les chaises sont symétriquement arrangées, ses enfants ont le nez propre, et ses piles de mouchoirs de poche sont alignés au cordeau; femme somnifère.

D (n° 3) : portant le deuil de sa jeunesse; ex-mariée qui a à se reprocher d'avoir fait bien des victimes.

V (n° 2) : — ancienne fille de boutique, 53 ans, à la démarche frétilante, aux rêves vaporeux, un peu follette, et à la recherche du bel Adonis de ses rêves; malgré cela récitant les odes de Sapho avec M^{me} D.

M (n° 2) : — une couturière devenue bourgeoise. Le bel esprit lui va comme des manchettes à un habillé de soie. On peut lui demander : si c'est depuis le traité de commerce que les balles de coton marchent toutes seules.

SIMON-PÉJU.

EN FUMANT MA PIPE

Il y a 15 ans, un jour que je chassais, j'étais entré pour me reposer dans une ferme du Dauphiné. J'étais assis sur le dos d'une charrue, contre le mur, et je causais avec un garçon bouvier.

Un homme, cheveux longs, feutre noir à larges bords, blouse grise, pantalon turcos de même couleur, et guêtres, avec un bagage de touriste sur le dos, vint à passer.

Il s'adressa au garçon de ferme, en le saluant profondément :

— Ah! enfin, voilà un bipède sans plumes! honnête indigène....

— Un ingène! que t'as-tu dit, ce grand carnaval? te voit m'insolent! attends, te voué bailli t'n affaire.

Et mon dauphinois retroussa ses manches.

— Pourriez-vous m'indiquer le chemin qui con-

sent en elle-même le courage de lutter contre la misère; n'en déplaie à messieurs les vertueux bourgeois, et à mesdames leurs épouses, bien rentés et parfaitement capitonnés et colimaçonnés.

La société humaine est bizarrement constituée, convenons-en.

Elle donne vingt sous par jour à une ouvrière en broderie; et elle exige que cette ouvrière soit de la première vertu!

A ce compte-là, les rosières devraient posséder 20,000 livres de rentes.

Et l'on se plaint de la rareté des rosières!

A dater du soir où Léon D... me fit faire la connaissance de Nini, elle devint ce qu'on appelle une étudiante; c'est-à-dire une femme n'étudiant jamais, mais qui s'étudie à empêcher les étudiants d'étudier.

Léon D... fut remplacé. Nini changea souvent de conquêtes, s'envolant sur l'aile du caprice, après un long baiser d'amour.

Mais disons à sa louange que Nini n'a jamais déserté le quartier latin.

— La rive gauche, disait-elle adorablement, n'est-ce pas le côté du cœur?

Autres particularités :

Nini était fière de s'appeler Eugénie!

Elle avait aussi l'habitude de s'absinther : « Quand j'ai une larme, disait-elle quelques fois avec un soupir qui faisait mal, je la noie dans l'absinthe, c'est de l'acide, ça la brûle! »

Chère Nini! poétique figure, avec votre petite toque campanachée, gaillardement posée sur votre oreille impertinente, avec votre robe de mousseline allant se verdier sur l'herbe, avec vos gentils bas blancs bien

duit au château de C...? continua poliment l'étranger. Le garçon de ferme baissa précipitamment ses manches.

— Ah! v's allez au château, fit-il, ah! d'abo è outre chose. Pour lors vous prendrez tout dré devant ve, contra le bué, lamo vé la rota, puis l'champ à Jean Liaude, le violet sur la luzerne à Mathurin, le miay du buet Nicoud, et vous trouvary le chemin dous étangs que tombe dré au château.

— Hein? plaît-il? repliqua le touriste, et saluant encore très-profondément : — Pardon, mais je n'ai pas eu l'honneur de comprendre.

— J'dions, dit le bouvier en criant plus vite encore : tout dré devant ve, contra le bué, lamo vé la rota, puis l'champ à Jean Liaude, le violet sur la luzerne à Mathurin, le miay du buet Nicou, et vous trouvary le chemin dous étangs que tombe dré au château.

— Mille remerciements! répondit le touriste, et passant derrière le garçon de ferme, il lui allongea un coup de pied, en ajoutant : — Ah! ça, fichtre, de fichtre aurait-on l'intention de se ficher de papa?

— Ah! bougre! que t'est ce jean foutre? s'écria le bouvier, prêt à se jeter sur l'étranger.

Mais celui-ci tomba en garde de chausson.

Le bouvier s'arrêta, et portant la main à l'endroit outragé, il ajouta piteusement : — Que t'as-tu fait pri ti?

— Très-bien, animal, dit le touriste, j'irai chercher mes renseignements ailleurs; maintenant vatt-en à tous les diables!

Et saisissant le jeune paysan, il l'envoya pirouetter loin de lui.

Jusqu'ici témoin de cette scène, je m'approchai.

— Vous voulez aller au château de C..., dis-je à cet original qui me fit l'effet d'être un artiste. Je m'y rends, si vous voulez nous-férons route ensemble.

Il accepta en me remerciant.

Chemin faisant, la conversation s'engagea entre nous.

— Vous venez de loin? lui demandai-je.

— Oui, de Paris.

— De Paris! fis-je, en ne pouvant m'empêcher de tressaillir.

Mon compagnon me fixa.

— Jeune homme, me dit-il, vous avez ressenti à ce nom comme une secousse électrique. Auriez-vous, par hasard, quelque toquade, quelque étincelle? tant pis! Quand on est affligé de cette maladie, je le sais, il n'y a que Paris; mais croyez-en mon expérience, quand on ne réussit pas dans la grande ville, on y

tirés sur votre jambe mignonne, et vos petits souliers de Cendrillon, vous étiez la gaité, vous étiez la fraîcheur, vous étiez la jeunesse, vous étiez l'amour pour l'amour!

Vous souvenez-vous de cette chanson faite à votre intention, intitulée : *la lettre d'un bohème à sa toquée*, et dont voici le meilleur couplet :

Ta jambe, je te le confesse,
Met toujours en feu mes esprits,
Et si Paris vaut une messe,
Ton mollet vaut bien tout Paris!

La dernière fois que je vous vis, Nini, c'était vers la fin des vacances de 1864, — vous étiez restée fidèle à votre dernier amant, encore un étudiant, qui tardait bien à revenir, et qui, passant par St-Etienne, devait vous rapporter quelques rubans. Votre aiguille ne pouvait vous faire vivre, c'était la morte saison.

Comment faire!
J'eus recours à la mère Prunemard, mon hôtesse et ma mère nourricière, chez qui j'avais l'œil;

Et vous me remerciâtes bien gentiment 15 jours après, car vous aviez trouvé du travail, et votre amant, Lucien, je crois, était de retour.

Depuis j'ai quitté Paris.

Qu'étes-vous devenu?

Le lecteur qui trouvera singulier que je ne donne pas de dénouement à ce récit, a pu lire dans les journaux la mort de Risette, la vraie, l'authentique Risette, une autre célébrité du quartier latin.

Risette s'est empoisonnée.

Le suicide est le dernier chapitre du roman de la plupart des étudiants.

meurt. Ne l'oubliez pas. Qu'ambitionnez-vous donc? La gloire peut-être. Fout! la belle affaire! Avec ça on n'a rien à se mettre sous la dent. D'après ce que j'en augure, par votre air, vos manières, votre mise, vous devez être un heureux du jour, avoir de bonnes terres au soleil, une famille dévouée, et des épinards sur la planche. Moi aussi, j'ai eu tout cela, et j'ai tout lavé à Paris, et ma famille ne veut plus rien faire pour moi. Ah! si je pouvais recommencer, que j'agiserais bien différemment! Enfin c'est fait. Mais vous, tenez vous en aux biens que Dieu vous a départis. Le mieux, jeune homme, si vous vous sentez bouillir, n'importe quoi, dans cette marmite de l'intelligence qu'on appelle le cerveau, c'est de vous laver la tête. Paris! oh! Paris! fit mon mentor improvisé, avec un geste de répulsion, ville de muse et de boue : Ça infecte et l'on s'y crotte.

— Pourquoi cette juvenale? lui demandai-je.

— Vous connaissez Juvenal! Très-bien jeune homme, très-bien, me dit-il. Ah! je vous ferai un bien triste tableau de Paris, si je voulais tout vous dire; mais il est midi, et le soleil serait couché depuis longtemps que je n'aurais pas encore fini. Ce serait trop long! Tenez, moi seulement. Eh bien j'ai fait beaucoup de métiers, en pure perte, pour vivre à Paris, où toutes les places sont accaparées dès le berceau. Ainsi j'ai étudié la médecine qui m'a effrayé, car toute l'éloquence des savantissimes docteurs Anielli et Vampira n'a jamais pu me persuader que pour guérir un malade, il fallait le saigner jusque dans les régions les plus inaccessibles, ou le purger jusque dans les derniers retranchements; — Le droit, qui m'a dégoûté, que j'ai cherché partout, et que je n'ai trouvé nulle part. — J'ai fait de la littérature, mais comme on n'aime plus en romans qu'un argot dévergondé ou les livres à gros numéros, et au théâtre que les femmes désabillées, j'ai brûlé mes manuscrits. Doué d'un tempérament de fer et d'une volonté féroce, je me suis dépensé moitié dans un travail dévorant, et pour m'étourdir moitié dans des orgies plus violentes encore; car j'ai visité le 7^e ciel du plaisir : bains de Champagne en compagnie des plus belles folles, des rieuses les plus effrontées, farfadets, feux follets de l'amour! Démon, en un mot, mais démons roses et blancs, qui chantent, rient, fument et boivent...

Ah! jeune homme, rien ne peut se comparer à ce que ces gaillardes boivent, si ce n'est ce qu'elles mangent!... Bref, j'ai clôturé, l'esprit plein de dégoût et le gousset vide d'écus.

— Eh! que faites-vous maintenant? Telle fut la question que j'adressai à mon philosophe inconnu.

— Mais je fais de jolis dessins que je vends rarement, je pétris d'affreux vilains bons hommes en terre que je vends souvent, et je me fie à Dieu que je trouve toujours.

— Ah! vous êtes heureux! fis-je.

— Vous croyez, me répondit-il, moi je n'en sais rien; en tout cas je ne m'en porte pas plus mal pour ça. Mais nous voilà, je crois, rendus au château de C... Il est fort beau, comme on me l'avait dit, et je veux le dessiner.

Avant de nous séparer, je donnai mon adresse à l'artiste, et lui fit promettre de ne pas quitter le pays sans venir frapper à ma porte.

Il tint parole le lendemain, et quand il partit : — Surtout n'allez pas à Paris, me dit-il, vous êtes honnête, vous n'auriez pas cours!

Voilà un singulier homme, pensai-je.

Depuis j'ai retrouvé mon Mentor à Paris, à Paris, parbleu!

Je souhaite que ceux qui me l'ont, profitent mieux que moi de la leçon.

Ou tout au moins qu'ils s'inoculent le poison, mais comme je l'ai fait : à l'instar de Mithridate.

Littérateurs et artistes ! je vous le dis , moi , il n'y a de vie pour vous tous , que dehors de Paris.

Le moyen ?

La DÉCENTRALISATION !

Ou bien , travailleurs de l'idée , aimez-vous mieux aller vous heurter aux coffres-forts des tout puissants exploités, éditeurs, directeurs de journaux et de théâtres ?

Courez alors vous égarer dans les voies maudites d'un monopole jésuitique, et vous apprendrez quels rapports existent entre l'égorgeur et la victime !

Insensés ! à quoi pourriez-vous arriver, lorsque les représentants des plus illustres familles, les femmes nerveuses du grand monde et les princes de la finance vous..... enlèvent votre pain !

Car ces gens là tiennent à passer pour des gens d'esprit, oh ! là là !

Paris est l'hôpital de tous ceux que tue le jeûne, le bain de tous ceux que le travail consume.

C'est la grande Babylone de la décadence où l'on crie : — Vivent les cadavres ! Elevons des tombeaux ! Bénis soient les ossements, la pierre et les métaux qui n'ont pas d'âme ! Ceux qui marchent nous font peur !

Paris ! mais tout y oppose les hommes et les intérêts les uns aux autres, au lieu de les faire valoir les uns par les autres.

Paris ! c'est le Minotaure.

Cependant la victoire que Paris a remportée d'abord sur nous, nous pouvons à notre tour la remporter sur lui.

La décentralisation, vous dis-je, tout est là !

Car dans les phases de souffrance, s'exerce entre les hommes une loi fatale, dite *peine du talion* ; c'est par cette peine que tout ce qui a été écrasé, est écrasé à son tour !

Autour de ce foyer de gangrène qu'on nomme Paris, ne se pressent-ils pas des hommes au sang chaud, aux muscles puissants ?

Ils sont forts ! ils sont croyants !

Eh bien, que la province balance donc Paris d'un seul haussement de ses épaules larges, et l'on oubliera Paris, comme on oublie tout ce qui tombe !!

Mon troisième article sera consacré aux

reins quartiers de Paris, changeant de noms et se déguisant sous le costume des gens du peuple.

Sémitte faisait toujours chercher sa femme. Mais lorsque ses espions arrivaient au gîte indiqué, c'était pour apprendre que Gabrielle en était partie depuis la veille.

On l'avait enfilé, rue du Foin, chez la nommée Caquet, en l'absence de Le Noble, et on le conduisit à la Salpêtrière.

Ce fut un coup terrible pour Le Noble !

Il se vengera de Sémitte dans une multitude de libelles où il l'humilia amplement de ridicule, l'appelant tour à tour le *marquis de Guigembre*, le *sot M. Canelle*, le *muscadier Actéon* ou le *fumeux Cornificius*.

Les pamphlétaires avaient beau jeu alors. A commencer par Molière qui fit *Tartuffe*.

Le Noble tenta un dernier et suprême effort, avec plusieurs hommes armés, pour délivrer celle qui l'avait tant aimé.

Sémitte, qui avait prévu cet enlèvement, le fit avorter.

Le dernier acte de cet incroyable et poignant drame d'amour réunissait l'amant et le mari, dans une misérable chambre, sans feu en décembre, dernier asile du pauvre romancier.

moyens pratiques à employer pour amener cette grande réalisation littéraire et artistique.

GNAFRON.

On a adressé à Gnafron, un drame historique des plus remarquables, intitulé : *Le Gibet de John Brown ou le Christ des noirs*.

Cette œuvre, que ne désavouerait pas Victor Hugo, lorsque des circonstances plus favorables lui permettront de voir le jour, sera un événement et la formule d'une nouvelle école.

A l'appui de notre programme décentralisateur, nous dirons que l'un des auteurs du *Gibet de John Brown*, qui est lyonnais, a pendant cinq ans, avec une énergie digne d'un meilleur succès, tout tenté pour faire représenter sa pièce sur une des scènes de la capitale.

L'idée éminemment chrétienne et humanitaire de ce drame, et le monopole existant, ont toujours été un obstacle à sa représentation.

Nous nous faisons un devoir de détacher de cette œuvre le fragment qui nous a le plus frappé, et de le publier, en le faisant précéder de quelques détails nécessaires pour l'intelligence de l'action.

LA VISION DE JOHN BROWN.

Ce sont les Espagnols, fervents catholiques, qui ont institué l'esclavage en Amérique, au XV^{me} siècle.

Ils achetèrent sur la côte d'Afrique, des nègres qu'ils employèrent aux travaux de leurs colonies.

Et les Américains, qu'on accuse injustement de cette situation, se débattent contre le triste héritage qu'ils tiennent du peuple de l'inquisition.

John Brown, homme moral et religieux, se consacra à la délivrance des esclaves de l'Amérique du Sud. Deux de ses fils périrent dans une des tentatives de leur père. A l'âge de 65 ans, le vieux Brown hasarda encore un effort suprême, dans

De là on apercevait la Salpêtrière et la fenêtre de la cellule de Gabrielle, qui gagnée à Dieu, expiait dans les pratiques les plus rigoureuses de la religion les heures trop enfiévrées de sa jeunesse.

Vainement Sémitte avait voulu reprendre sa femme avec lui. Gabrielle avait déclaré qu'elle n'appartenait plus à personne autre qu'à Dieu !

Si bien que ce mari qui avait employé tous ses soins et toutes ses ressources à faire enfermer sa femme, passait maintenant sa vie à la regretter.

Dieu l'avait châtié, comme il avait châtié.

Sémitte venait donc chaque jour dans la demeure de Le Noble, qui seul pouvait lui parler de Gabrielle.

Et ces deux hommes, qui s'était fait tant de mal l'un par l'autre, pâles, blanchis et méconnaissables, confondaient sur le bord de la tombe, leurs mutuelles confidences, leur double désespoir, et pleuraient tous deux.

Dans ce premier fait d'adultère, on se passionne pour la maîtresse et l'amant; le mari est odieux, même grotesque.

Passons au second, qui prouve les changements survenus dans la société française.

Ici les rôles changent.

lequel deux autres de ses fils succombèrent également.

John Brown, fait prisonnier, fut jugé, condamné à mort et pendu le 2 décembre 1859, à Charlestown.

Mais son nom a retenti dans le monde entier. L'Amérique libre et unie aujourd'hui le considère comme un Rédempteur, et les noirs ont retenu son nom immortel entre tous, pour le redire aux générations futures !

4^{me} Acte. — La prison de Charlestown.

SCÈNE VI.

BROWN, le JUSTICIER, l'ATTORNEY, DEUX GARDES.

LE JUSTICIER.

En vertu d'un jugement rendu par la haute cour de Charlestown, incriminant le nommé John Brown sous trois chefs d'accusation : — 1^o tentative de soulèvements des nègres ; 2^o trahison ; 3^o meurtre ; Verdict a été rendu et la Cour a prononcé la peine de mort dont exécution aura lieu le 16 du mois courant.

BROWN.

Demain, c'est bien.

LE JUSTICIER.

Condamné, avez-vous quelque grâce à demander ?

BROWN.

Non. Quel sort attend Cook, Coppie, Green et Coppland ?

LE JUSTICIER.

Le tribunal n'a pas encore décidé. Avez-vous des révélations à faire ?

BROWN.

Des révélations !... Eh bien, oui, et écoutez celles de l'homme qui va mourir : — Vous pensez, en nous tuant, rendre le règne de l'esclavage éternel ? Détrompez-vous ; vous aurez beau enchaîner, torturer, tuer, la grande œuvre s'accomplira, peu à peu par la marche successive des choses ou tout-à-coup au milieu des cris, des vociférations, du sang et des massacres ! Vous frémirez jusque dans la moëlle de vos os : sur les cendres d'une tyrannie détruite, la poitrine longtemps comprimée de tout un peuple se détendra d'un seul et puissant effort et jettera aux Cieux son cri de délivrance : — Vive l'Amérique ! vive la liberté !

LE JUSTICIER.

Ma mission est terminée : Condamné, tenez-vous prêt, je me retire.

SCÈNE VII.

BROWN seul, puis le GÉNIE DE L'AMÉRIQUE.

BROWN. Il était temps qu'ils partissent : la force

La cause ? L'argent.

Le couple adultère est sans excuses. Le mari seul est sympathique.

L'amant est noble, si vous voulez.

C'est le fils d'un terroriste. Le pillage des châteaux enrichit le père, que le premier Empire dégrassa ensuite comme tant d'autres.

La femme est une boutiquière, ni plus ni moins que Gabrielle Sémitte ; mais une de ces poupées de magasin qui vendent leur... *marchandise* au plus offrant.

Quant au mari, c'est un de ces niais du mariage, auxquels on ne demande que d'être dupes, sans toutefois le leur dire. Mais à eux de comprendre !

Rien d'une part, que l'appétit sensuel chez l'amant, la perversité d'une ambition effrénée chez la femme, — d'autre part, qu'un cœur brisé, et un honneur entaché pour le mari.

Et maintenant, arrivons aux faits de cette chronique locale, que j'ai intitulée :

Le fils du terrible Barbier ou les amours de la belle Chapelière.

CAQUE-NANO.

(La suite au prochain numéro.)

l'aurait peut-être manqué : Oh ! je sens là des sanglots !... Mon fils Wittkin, mort comme ses trois frères ! Non, je ne veux pas pleurer ! contenez-vous, mes yeux, je vous presserais plutôt de mon poing... mes pauvres enfants ! Je vous vois, spectres, défigurés, qui venez me toucher du doigt en me demandant vengeance !... Oh ! si j'étais libre !... Eh bien oui ! tout l'enfer s'allume dans mon cœur ! Les racines nerveuses de la haine s'y élèvent de chaque fibre ! Une fièvre de vengeance court par mes artères... et la haine qui m'envahit est encore de l'amour, l'amour de l'homme juste qui désespère, l'amour de l'homme libre dans les fers, l'amour du père à qui l'on a tué les enfants, l'amour de l'avenir qui maudit le présent, amour puissant qui l'anathème aux lèvres, qui arme le bras, et qui tue pour la justice ! — Quand donc viendront-ils tes grands jours, oh, ma patrie ! quand te verrai-je, oh mère, briser ta couronne d'épines ?... oh si j'étais libre ! si j'étais libre !...

Le fond du théâtre s'est entrouvert, et le GÉNIE DE L'AMÉRIQUE apparaît (hallucination).

Mais qu'ai je donc ? je n'ai pas peur pourtant... Il me semble que je n'appartiens plus aux choses de la terre, et que mon âme se transfigure. Ah !... que vois-je !...

LE GÉNIE DE L'AMÉRIQUE.

Parmi les légions du monde séraphique,
Le Très-Haut m'a nommé l'ange de l'Amérique !
Pour apporter vers toi la parole des Cieux,
J'abandonne un instant mon séjour radieux.
Vois, mon fils, vois : Mes mains sont couvertes de chaînes ;
J'entends autour de moi gronder le cri des haines,
Des désespoirs ! Les noirs, mes enfants, comme toi
Portent en frémissant un dur joug ; et la loi,
La loi de ce bas monde, inique et mensongère
Les jette, autres Chrétiens d'un moderne Tybère,
Dans le cirque fatal, pour qu'au suprême instant
Ils disent à leur tour : AVE ! TE SALUTANT
MORITURI ! Tu vois, je sens au front l'épine
De mon cruel bandeau. Je sens sur ma poitrine
Le fouet sifflant qui mord dans ma chair. Et l'affront
Centuple la torture ; ils me crachent au front !
Tu me vois agoniser... Soudain ton bras se lève ;
C'est bien ! Puis tu combats, sans repos ni sans trêve.
C'est bien : Tu ne veux pas que les déshérités
Laissent à leurs enfants les fers qu'ils ont portés !
Et cependant tu sais que toute sainte idée
Par le sang des martyrs doit être fécondée ;
Que la croix où se tend le corps endolori
N'est souvent qu'un honteux et sanglant pilori !...
Marche, John Brown, poursuis ta sublime carrière ;
Mais toujours calme et fort, sans jeter en arrière
Un regard de regret ou de haine. Tes fils
T'attendent sur le seuil de l'éternel parvis,
Préparant, pour ton front, l'immortelle couronne ;
Mais pour la mériter, mon fils, meurs et pardonne !
Car si dans ton chemin, tu trouves un Judas,
Des juges, des geôliers, des bourreaux, des soldats,
Pour rendre pure à Dieu ton âme défaillante,
Rappelle à ton esprit ce te vois suppliante
Du Christ au Golgotha, cette voix du Sauveur
Qui mourut en disant : « Mon Dieu, pardonnez leur,
« Car ils ne savent pas ce qu'ils font ! »... Voix suprême
Qui commande l'oubli, condamnant l'anathème.
Va, le Dieu tout puissant t'accompagne au combat,
Courage jusqu'au bout ! Meurs ! succombe en soldat !
Puis dans un jour prochain, rayonnant de lumière
Jour acclamé, béni, par l'Amérique entière,
Au mal, comme jadis à la mer, Dieu dira :
• Tu n'iras pas plus loin !... le mal s'arrêtera...
Et la postérité, comme un sublime éloge,
Burinera ton nom sur le martyrologe
Des peuples ! Et le noir, par ton sang racheté,
Dira : — Gloire à John Brown ! Vive la liberté !

BROWN.

Oh toi, génie de ma patrie, qui me soulèves la voile de l'avenir, pour me montrer la splendeur future de l'Amérique, étends sur moi ta main protectrice !... martyr, as-tu dit ? Oui, et tu me reads

par ce mot toute ma force. Arrière défaillance et pensée de vengeance !... — A moi la corde du gibet et la couronne d'épines, le présent me renie et me condamne, l'avenir m'appartient !

LE GÉNIE.

Je retourne au Seigneur ; ma tâche est terminée,
Je précède vers lui, ton âme illuminée ;
Achève, en pardonnant, ton rôle glorieux,
Je te laisse martyr, et je t'attends aux Cieux !
(Le Génie s'élève et disparaît).

BROWN.

Seigneur, vous avez fait descendre dans mon cœur la rosée de votre clémence, plus de haine ni de colère, je suis tout à vous !

Avis aux habitués de l'ex-Alcazar et de la Closerie-des-Lilas.

Voici un prospectus ramassé dans une allée sombre de la rue des Marionnettes, sous un bec de gaz :

M^{lle} CERFEUIL, dite la PETITE-GRILLOTTE, prévient sa trop nombreuse clientèle, qu'elle continue, comme par le passé, ses leçons de piano, d'harmoniflûte et d'accordéon, et que pour satisfaire à des demandes réitérées, elle donnera à l'avenir des leçons de danse sur la corde raide, poses plastiques, langues française et allemande, maquillage, etc... et toutes choses de sa spécialité. Elle est visible tous les jours, de huit heures du soir à... rue de la Coquetterie, (ci-devant rue de la Vigne), au 2^e étage sur le derrière, maison du boulanger. Elle se charge de fourrer dans le pétrin tous les jeunes cocodès qui se confieront à son inexpérience de 17 ans de travail.

Elle traite au mois et (de préférence) au cachet ; leçons particulières et va-t-en-ville.

Qu'on se le rabâche.

PROFIL LYONNAIS.

Je voulais d'abord retracer la silhouette bien connue du père M., autrement dit M. Fauteuil, celui qui... vous savez bien ?

Mais je donne la préférence à Ignace Létalon, type du même genre et plus complet.

D'ailleurs, les variétés de cette espèce pullulent à Lyon.

IGNACE LÉTALON.

Ignace Létalon a 40 ans, la taille d'un tambour-maitre, des épaules carrées et une longue barbe d'ermite.

Cette espèce de sapeur colosse, chez qui la brute prédomine, a une intelligence nulle.

Qui croirait, en voyant cette charpente massive, ces muscles d'acier, ces mains et ces pieds titaniques, qu'une pensée unique... la luxure, fait mouvoir ce mastodonte ignoble et grossier ?

Fils unique d'un riche paysan, Ignace vint à Lyon, à la mort de celui-ci, avec quelques centaines de mille francs, fruit des sucurs paternelles.

Ebloui, fasciné par les attraits de la grande ville, il se jura de ne plus retourner aux champs,

mais de se consacrer uniquement à satisfaire son infâme passion.

Depuis 15 ans il s'est tenu parole ; tout Lyon connaît cet immonde personnage, dont l'œil plein de sales convoitises, se cache sournoisement derrière les verres de ses lunettes, et qu'on rencontre partout le soir, à Bellecour, au Bois, dans les ruelles malsaines et... ailleurs.

Véritable chauve-souris du vice, il redoute l'éclat du grand jour, et ne travaille que la nuit.

Ce hideux satyre est, en outre, avare comme Harpagon.

Pouvant, grâce à sa fortune, s'entourer de luxe et de confortable, il vit mesquinement et porte du linge sale et des vêtements crasseux.

Jamais sa main ne s'est ouverte pour obliger un ami ou secourir l'infortune, mais à vue d'une jolie ouvrière, d'une timide jeune fille, sa prunelle jette des flammes libidineuses, et un sourire paillard crispe son facies ignoble.

Malheur à toi ! naïve enfant, ce reptile venimeux emploiera tous les moyens pour assouvir sur toi sa monstrueuse lubricité : promesses, mensonges, hypocrisie, tout lui est bon.

Ce serpent tentateur oubliera même, s'il le faut, pour un moment, ses instincts cupides, et te donnera son or pour prix de ton déshonneur.

Je vais vous narrer une particularité de la vie d'Ignace, qui vous donnera la mesure de sa scélératesse.

Un jour, ou plutôt un soir, notre héros rencontra, sur un quai désert, une belle enfant de 16 ans, qui se hâtait, après sa rude journée de travail, de rentrer chez sa mère.

Létalon l'aborda avec respect, lui peignit sa flamme, et se donnant pour un petit employé à 1200 francs, lui fit entrevoir la possibilité d'un mariage dans l'avenir.

L'enfant était naïve, ignorante, elle crut l'amour d'Ignace, et quelques jours après elle était dans les bras de ce monstre !

Neuf mois plus tard, elle mourait à l'hôpital, dans les douleurs de l'enfantement, chassée de toute part, et par son père irrité de son déshonneur, et par son amant, qui eut l'infamie de se dire trop pauvre pour l'aider.

Eh bien, cet homme, que dis-je ? cet être abject, a su, par de savantes manœuvres, s'attirer une certaine considération dans le monde.

Sa position de célibataire, et sa réputation de fortune, lui ont ouvert à deux battants la porte des salons, et plus d'une mère serait heureuse de l'appeler son gendre.

Enfer et damnation ! que ne puis-je, ici, arracher ton masque d'hypocrisie, hideux libertin ! et montrer à tous tes concitoyens la lèpre morale qui te ronge, afin que tu deviennes pour tous un objet d'horreur et de dégoût !

Va ! le tire-pied de Gnafron est encore trop doux pour ton cochine, et à un être aussi corrompu que toi, on ne peut que cracher à la face.

Puissent ces lignes tomber sous ton regard obscène, et en te montrant que tout le monde n'est pas dupe de ton hypocrisie, faire naître dans ton cœur gangrené le germe du repentir.

Et Gnafron croira alors avoir bien mérité de ses concitoyens et de la morale ! ! !

PARÉ-CYRIQUE.

Grand Congrès de la Mode

EN 1865.

CAQUE-NANO, fils de la reine Sotte et prince des Fous, à tous les enfants Sans-Souci.

Les membres de tout ordre et grade et de tous pays qui composent la rédaction de Journal dt

Gnafron s'étant réunis à Constantinople, en congrès humanitaire, pour traiter à fond l'importante question de la mode,

Dans un but d'intérêt général, je livre, en qualité de rapporteur, aux mirliflors et coquettes de la race bipède, les conclusions de cette réunion extraordinaire.

Bien des voix éloquentes s'étaient préparées à l'émotion inséparable de ce jour solennel dans le silence du cabinet... devant une glace;

Il avait été délivré à quiconque en avait fait la demande, les *auvergnats exceptés*, une entrée de faveur pour prendre part à ce tournoi cupidonnier, qui n'a eu, comme pendant, que les *Cours d'amour* du moyen-âge.

Mentionnons que la partie féminine, — en prévision des incidents non prévus de débat, qui promettait d'être des plus passionnés, — s'était munie de l'éventail de rigueur.

Messieurs les membres du congrès, à l'unanimité, ont été d'accord sur ces deux points :

1° « Que nos femmes ou nos maîtresses, depuis quelques années, font preuve du plus mauvais goût dans le choix de leurs ajustements; qu'elles sont désagréables à voir, d'approche dangereuse, de difficile transport, et surtout très... *émétiques* pour nos bourses.

2° « Que les hommes ressemblent à d'affreux macaques, avec leurs jambes emprisonnées; avec le tuyau de poêle qui leur blesse la tête, l'échauffe et détruit toute la noble élégance des cheveux; avec leur *elbeuf* qui ne leur va pas mieux que l'*impériale* qu'ils portent sous le nez; et leur gilet, autre fragment d'étoffe mal taillée, non moins inutile; — et que messieurs les membres de la plus laide moitié du genre humain n'ont trouvé le moyen d'être convenablement et à leur aise dans aucune saison. »

La réforme du costume a donc paru des plus urgentes.

Voici les considérants :
La mode est chose plus grave qu'on ne l'imagine; c'est le vrai thermomètre de la situation morale où se trouvent les peuples :

Ainsi, en France, Aux jours de la Gaule naissante, comme au temps orageux où M^{me} Rolland allait au club, on portait un costume fort peu chargé qui permettait la rapidité des actes et la vivacité hardie.

Le roi *Poule-au-pot* et Sully, eux, avaient beaucoup d'étoffe sur la poitrine.

Sous Louis-le-Grand, la majesté du costume correspondait à celle de la nation.

Les femmes se maintinrent dans un assez bon équilibre jusqu'au temps de la régence. Alors emportées par une fièvre de sensualisme irréfléchi, elles s'entourèrent de tous les faux-semblants de la grâce.

Nos françaises passèrent ensuite au costume sans costume du Directoire. A ce moment, sous leur *nuage transparent*, elles captivaient nos pères.

Aujourd'hui la jupe monumentale étend, depuis quinze ans, son empire à travers le monde.

La toilette des Françaises de la décadence trahit la grande dépense, l'argent gagné vite et jeté par la fenêtre, le vide sous le masque de la gravité, le mensonge sous la réclame pompeuse, l'exiguïté dissimulée par le cothurne, le creux sous l'incommensurable largeur, la nullité sous le relief extérieur et le néant sous l'ampleur.

La femme de 1865 adore les couleurs ridiculement crues, mélangées, bariolées, contradictoires.

A sa mise, on ne peut se méprendre sur son origine.

Partie du balai, du comptoir, de la rue ou du bouloir de la courtisane, elle conserve le cachet indélébile de sa naissance.

Dans son appétit indigeste de splendeur, elle devient *édifice*. L'immensité de son orgueil bête se traduit par l'immensité de ses jupes.

Un servilisme grotesque tantôt abaisse son front et l'ombrage, comme celui des impératrices romaines, sous des milliers de petits tire-bouchons; tantôt le surmonte d'un diadème de cheveux saupoudrés de limaille d'or ou d'acier, avec une épée de Damoclès en travers.

Il y a même des femmes qui poussent l'*idolâtrie de la gloire* jusqu'à porter des pantalons rouges!

Elles ont déjà le casque... cet affreux casque féminin, horriblement surchargé de n'importe

quoi! elles ne reculeraient pas devant le bonnet à poils!

Notre génération masculine dépourvue de passions, mais non d'*impuissances*, brille par ses habits féminins, larges, flottants, à peine attachés, à peine soutenus... comme les opinions de ceux qui les portent.

Aussi les dames prennent-elles la place des hommes; à leurs jupes monumentales, elles joignent cavalièrement des vestes de drap, des boutons énormes, des bottes, des gilets de piqué blanc, des cols de chemises empsés et rabattus; elles cultivent le cigare et... la *carotte* en particulier, en outre le petit verre et le saladier de vin à la française.

La ridicule émancipation des femmes prêchée par les Saints-Simoniens a porté ses fruits.

Aujourd'hui, en dessous de toutes choses, il y a un cotillon!

Quant aux mœurs de ces farceuses, on sait qu'elles sont factices comme le reste.

Qui n'a entendu parler de ces fêtes du grand monde parisien; de ces bals où pour tout corsage la grande dame n'a que ses diamants?

Prenez garde! mesdames; un peu moins de rivière... on pourrait croire que votre vertu s'y est noyée!

Quant à ces *balayuses* qui se pavant avec leurs queues de robe, dont la moindre représente le pain d'une famille pendant six mois, elles sont cause que la grande voirie a supprimé une partie de son personnel balayeur.

Eh bien, voilà nos *lutésiennes*!

Et comme il est admis que Paris règne par son *bel air*, le monde entier copie la capitale, en attendant qu'il la siffle.

Gones des deux sexes, de-la Grâce et de la Beauté!

Cette heure est solennelle : *plus d'Auvergnats*! Il s'agit de prier ces dames de se réduire à des proportions plus humaines.

Il importe que dorénavant le masculin rentre moins dans le féminin, et que la puissance mâle se dégage victorieusement!

Sauvons la France, livrée depuis trop longtemps à des écarts de costumes déplorables.

Le congrès espère que l'âlène et le tire-pied de Gnafron y pourvoient.

CAQUE-NANO.

A L'AIR.

Il fut demandé par un ecclésiastique, à un brave pompier, dans une circonstance solennelle de sa vie, s'il jurait de renoncer à Satan, à ses pompes et à ses œuvres.

— Oh! pour les pompes, jamais! s'écria le pompier, on est l'esclave de son devoir avant tout!

L'autre jour, un décrotteur engagea la conversation avec un monsieur, mis comme Stendhal, c'est-à-dire bien mis, et portant une décoration étrangère, — à l'occasion d'un chien qui dévisait d'amour en pleine rue, avec une particulière de son espèce.

— Un bon coup de canne! s'écria le monsieur décoré, et il allait l'appliquer.

— Arrêtez, bourgeois! hasarda le décrotteur. Les chiens se flairent; les hommes, en pareil cas, font la cour aux femmes... pour leurs écus. Puis bêtes et gens finissent par s'accoupler. Les hommes tirent un rideau plus ou moins épais sur le dénouement, voilà toute la différence.

C'était crânement répondu, n'est-ce pas? Et ce philosophe du ruisseau, à coup sûr, avait dû décrotter les belles-lettres *in principio*. Aussi était-il parvenu à obtenir... une plaque!

Une petite fille vient de dire un gros mensonge et tout en se disculpant; elle se mord la langue; elle pleure.

Sa mère: — C'est bien fait, petite sottie, le bon Dieu t'a punie.

La petite, en pleurant: — Il était donc bien pressé le bon Dieu, j'allais dire la vérité.

FORTE-EMPEIGNE.

CONCOURS du Journal de Gnafron

A peine le héraut d'armes a-t-il eu donné le signal que les chevaliers, enfileurs de bouts-rimés latins, se sont élancés dans l'arène.

Quand Guignol ressuscite, amis, un *Te Deum!* Sa voix retentira donc encore au Forum.

Cocottes et Gandins, tremblez! Il crie: — « *Adsum!* »

« Des bords de l'Achéron je ramène *Bellum*,

« Mon gourdin sous le bras et ma plume *in manum*.

« Je revis dans Gnafron! sur plus d'un *Folium*,

« J'étendrai mort le vice, afin que mon *Album*

« Soit un jour appelé: l'*Enfer de Lugdunum!*

A. DE M.

Gnafron n'entonne pas encore un *Te Deum*;

Si tu veux noblement prendre place au Forum,

Ce n'est pas tout de dire à ton public: *Adsum!*

Il faut sans hésiter continuer *Bellum*

Au vice, au ridicule; et qu'en outre *in Manum*

Ta plume soit une arme; il faut que tout *Folium*

De ton nouveau journal, forme un jour un *Album*.

Satyrique et moral, miroir de *Lugdunum*.

UN HABITANT de la Croix-Rouge.

Hourrah! hourrah! partout. Chantons un *Te Deum*,

Gnafron, dans ce moment, se vend sur le Forum.

Guignol a pu mourir, — mais lui s'écrie: — « *Adsum!* »

« A tous les exploités je déclare *Bellum*,

« Tremblez! viles catins! j'ai la trique *in manum!* »

Aussi, brave Gnafron, ton premier *Folium*

Est précieusement classé dans mon *Album*.

Poursuis, et tu seras aimé dans *Lugdunum*.

Samedi 22 juillet.

PANÉ-GYRIQUE.

(La suite au prochain numéro.)



CORRESPONDANCE.

Aux Chevaliers du Tournoi:—172 bouts-rimés nous sont parvenus. Beaucoup sont bons, quelques-uns excellents. — Merci à vous, vieux Lyonnais, Gnafronophiles, Canotiers, Croix-Roussiens, Guillotins, Gones de Vaise, Saint-Georges, Saint-Just, Paris, etc., Latinistes, Superlatinistes, Mamis bien intentionnés, Particuliers à particule, Chiens calés, Fashionables, Troubadés, Bugnons et Bugnettes, Cyniques, Epicuriens, Misanthropes, Regroleurs, Mandarins illettrés! etc. — Et maintenant, tire-pied et alène *in manum*, hardi! Chasseurs de vices!

A Gothon: — Quand il nous sera prouvé que tu ne fais pas partie du personnel L..., on te répondra.

A MM. Pané-Gyrique, Grain-de-Sel, Tape-sans-peur-et-sans-reproche: — Tout à vous; votre adresse, S. V. P. pour l'envoi du journal.

A M. Aristide Contrefort: — Même réponse, passera.

A M. Tartempion: — Nous heuglerous. Envoyez.

A M. Nul-s'y-Frotte et Mlle Miré: — passera.

A Mlle Joséphine de Zéphir: — Beau masque, ton poulet me prouve que tu n'est qu'une grue; c'est égal, ta lettre est un vrai bijou, elle sera publiée. Ah! tu défends les *Araignées du Théâtre*, eh bien, à huitaine, ma fille!

A M. Cogne-Mou fils: — Si l'auteur de l'infamie que vos vers signalent est à Lyon, — venez au bureau du journal, à partir de vendredi prochain; justice sera faite.

A M. Bistenclaque-Pan, dit le seul et vrai Gnafron: — Claque, si tu peux et si tu l'oses! et pas un mot de travers, car mon tire-pied te le ferait rentrer dans la gorge.

ERRATA (n° 1) *Profilis de Lyonnaises*: M^{me} V. (n° 2) — lisez: Récitant les Odes de Sapho avec M^{me} B.

Le gérant, S. CHIARNAL.